

Première partie
Trente jours de tendresse

1 Mercredi, un oubli

Beau soleil, belle neige, mes élèves, des enfants du niveau trois, foncent devant moi, pour un échauffement à la vitesse.

— René ! Stop ! Arrête-toi, René.

Ce que je fais, dans un grand nuage de neige projetée par mon arrêt braquage. C'est une collègue qui m'a appelé.

— J'ai une petite fille qui s'ennuie avec nous. Notre niveau est trop faible pour elle, pourrais-tu essayer de la prendre dans ton groupe ?

— D'accord, qui est-ce ?

— Karen, avance, dis bonjour à René !

Une petite fille de huit, neuf ans sort du groupe et me salue.

— Bonjour.

— Bonjour Karen ! S'il te plaît, rejoins les enfants qui m'attendent vers le panneau numéro huit de cette piste.

Elle hésite, je l'encourage et je la suis, pour contrôler sa technique et son aisance. Mes élèves s'impatientaient, je les calme en faisant les présentations. Sur les huit, elle en connaît deux, ils sont dans sa classe.

En leur donnant rendez-vous au télésiège, nous repar-
tons. Je m'arrête dans le dernier mur pour les regarder
passer afin de noter les fautes les plus flagrantes. Karen
arrive derrière une autre élève. Je l'arrête. Je lui demande
de ne pas suivre sa copine et de finir ce mur en choisissant

ses propres trajectoires. Elle hoche la tête puis repart. Elle skie bien, je décide de la garder dans mon groupe.

Je l'oblige à monter au télésiège avec moi, pour la féliciter et faire connaissance. Timidement, elle répond à mes questions.

— Tu es dans quelle classe ?

— Je suis en CM1.

— Tu te débrouilles à l'école ?

— L'école ? Ça va, ma maîtresse est très gentille.

— Et le ski ?

— J'aime bien le ski de descente, avec le club. Le dimanche, si maman n'a pas de compétition, elle m'emmène au ski de fond.

— Ta maman fait des courses ?

— Oui, elle court sur grande distance.

— Ton papa ne skie pas ?

— Si mais, il n'est plus avec nous. Maman et lui sont... fâchés.

Sa tristesse est perceptible. Je n'insiste pas, je ne veux pas gâcher cet après-midi ensoleillé de janvier. Seize heures, le cours se termine. Une ultime descente, pour retrouver les parents sur le parking. Quelques uns se renseignent sur la progression de leur progéniture. Les autres, pressés, récupèrent leurs gosses, saluent et partent. Tout se passe bien, les enfants ont apprécié leur après-midi.

Il ne me reste plus que la petite nouvelle. Je lui enlève son casque et ses gants. Ses cheveux libérés, lui arrivent sous les omoplates. Elle est mignonne mais si triste. Je lui demande si sa maman a pu l'oublier.

— Non, pas maman, elle travaille ! C'est une dame, qui s'occupe de moi. C'est la première fois qu'elle est en retard.

Nous patientons. Le parking s'est vidé, la nuit tombe vite en janvier. Je lui demande si elle connaît le numéro de téléphone de cette dame. Elle acquiesce, nous allons téléphoner à la cabine. Pas de réponse. Elle a les larmes aux yeux.

— N'aie pas peur, je reste avec toi. Peux-tu joindre ta maman ?

— Non, pas aujourd'hui, elle est en réunion à Genève, elle ne rentrera pas avant huit heures.

— Bien ! Serais-tu d'accord pour aller voir si ta nounou est chez elle ?

— Oui !

— Tu pourrais me conduire chez elle ?

— Oui !

Sa tristesse me casse le moral. Nous chargeons le matériel dans ma voiture. Elle n'a pas le sourire facile pourtant, j'ai pu remarqué qu'elle a déjà ses dents d'adulte, c'est une grande fille.

Elle me guide jusqu'à une maison toute sombre. Nous sonnons à la porte, aucun signe de vie. Nous décidons d'attendre dans la voiture. Elle est triste, j'essaye de lui remonter le moral en lui expliquant que, peut-être, nous l'avons croisée sur la route.

Un quart d'heure plus tard, je lui propose de rester encore cinq minutes puis, d'aller chez moi, profiter de mon téléphone et faire un goûter. Dix minutes passent, en pleurant doucement, elle accepte ma proposition.

Une fois dans mon appartement, je lui quitte ses chaussures de ski et son blouson en lui proposant un chocolat chaud avec des tartines.

— Oui mais, je voudrais laisser un message à la maison, renifle-t-elle.

Je lui montre le téléphone en lui indiquant mon numéro écrit sur la base. Depuis la cuisine où je fais chauffer du lait, j'entends les hoquets chagrins qui ponctuent son message.

— Maman... je suis chez mon moniteur de ski... Madame Geindre n'est pas venue me chercher.

Elle épelle mon numéro de téléphone, la priant d'appeler dès son retour. La malheureuse me rejoint à la cuisine. Je lui sers un bol de chocolat chaud et des tartines.

— Que veux-tu sur ton pain, confiture de framboises ou Nutella ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la pâte à tartiner au chocolat et aux noisettes.

— Ça, pour essayer.

Elle goûte, elle aime. Elle finit en trempant sa tartine dans son bol. Je lui en prépare une autre qui est rapidement avalée. Je donnerai bien un sou pour connaître ses noires pensées.

— As-tu des devoirs pour demain ?

— Oui.

— Tu te souviens desquels ? On peut essayer de les faire, si tu veux.

— Bof ! Rien de compliqué, multiplications et lecture.

Sur une feuille de papier, j'écris une multiplication à deux chiffres. Je lui donne avec le crayon. Elle écrit une réponse, sans poser les autres chiffres. Sceptique, je fais l'opération. Sa réponse est exacte. Elle sourit, enfin.

— Je fais de tête presque toutes les opérations... comme ma maman.

— Alors mille quarante et mille quarante ?

— Deux mille quatre-vingt.

— Plus dix ?

— Deux mille quatre-vingt dix.

— Plus dix ?

— Deux mille cent.

Je suis surpris, je coince des adultes avec ça. Elle est maligne cette petite. En plus, elle rigole, ma tête doit l'amuser.

— Bien, bien, bien, voudrais-tu faire une sieste ?

— Pour attendre huit heures, ce serait l'idéal mais, je n'arrive jamais à dormir en journée. Déjà la nuit, j'ai de la peine.

— Tu veux essayer ? Je peux t'aider, tu sais.

— M'aider à dormir ?

— Oui, on s'allonge sur la moquette, tu vas oublier ta tristesse. Je te promets que tu vas dormir au moins vingt minutes.

— Je ne pense pas que ça marche, je ne suis pas idiote.

En m'allongeant, je l'invite à me rejoindre. Elle ne veut pas. Je me relève, je mets sa tête sur mon épaule, en lui demandant de fermer les yeux et de dormir. Elle tombe dans les bras de Morphée. Du coup, elle paraît moins misérable. Je l'allonge sur mon divan. Je me recouche par terre, m'autorisant trente minutes de sommeil. Au bout d'une demi-heure, je nous réveille.

— J'ai dormi, demande-t-elle inquiète ? C'est pas possible, comment t'as fait ça ?

— Je peux endormir n'importe qui n'importe quand. J'ai un petit don.

— C'est pas normal ça ?

— Non, pas très ! C'est comme les rebouteux et les coupeurs de feu.

Devant son air curieux, je lui explique ce que font ces guérisseurs. Elle m'écoute les yeux grands ouverts, elle n'a jamais dû en entendre parler.

— Ha bon ! Ça existe ?

— La preuve, tu as dormi, non ?

— Oui, super bien. Toi, tu dors aussi ?

— Où je veux, quand je veux, le temps que je veux. Comment te sens-tu, maintenant ?

— Je me sens bien mieux... Tu es un endormeur alors ?

— On peut dire ça. Tu penses à ta maman ?

— Oui... mais je suis moins angoissée. Je vais attendre son téléphone plus tranquillement.

— Il est dix-neuf heures passé, je vais faire à souper. Que voudrais-tu manger ?

— Rien ! Après ce goûter, j'ai plus faim. Dis-moi, tu vis seul ?

— Oui, je suis veuf depuis deux ans.

— Désolée ! Est-ce que... je peux te tutoyer ?

— Tu le fais depuis ton réveil.

Je prépare des pâtes à la sauce tomate en répondant aux multiples questions de cette petite curieuse. C'est de son âge. Je mets la table, elle me réclame une assiette.

— Je croyais que tu ne voulais pas manger.

— C'est vrai mais, ça sent rudement bon.

Nous mangeons avec appétit, elle apprécie ma cuisine. Je débarrasse la table. Elle me regarde faire la vaisselle, ça l'amuse. Son sourire vient plus facilement.

— Les autres enfants t'appellent par ton prénom, je peux, moi aussi ?

— Oui ! Tu me ferais plaisir.

Je l'invite à regarder le journal télévisé. Installés sur le divan, nous laissons les nouvelles nous engourdir. Le téléphone nous ramène à la réalité. Elle me regarde anxieuse.

— Tu crois que c'est ma maman ?

— Je pense, va répondre.

Elle décroche le téléphone. Son visage s'illumine, ce doit être maman, elle l'informe que nous arrivons. Je l'habille et, pour lui éviter de remettre ses chaussures de ski, je la porte à la voiture. Elle me guide jusque chez elle. En entrant dans sa cour, une lampe s'allume au-dessus de la porte. La maman vient prendre sa fille pendant que je

décharge le matériel. Karen qui a repris du poil de la bête, nous présente l'un à l'autre.

— Maman, je te présente René, mon moniteur. René, voici ma maman, Sophie Nielsen.

Nous nous serrons la main en nous déclarant enchantés. La fillette m'invite à pénétrer dans leur maison. Nous traversons un long couloir dont le mur extérieur, bordé de hublots fait penser à une cursive tandis que, le mur opposé, est fait d'une longue série de portes coulissantes. Nous débouchons dans une grande cuisine. Karen s'empresse de demander à sa mère ce qui a empêché sa nounou de la récupérer.

— Je viens de téléphoner à sa sœur. Madame Geindre a eu un grave accident en revenant de la station. Dans le premier virage en épingle de la descente, elle s'est fait percuter par un chauffard qui montait trop vite. Celui-ci a carrément traversé la route pour s'encaster dans les portières de la voiture. Madame Geindre a le bassin, le fémur et la clavicule cassés, plus quelques côtes enfoncées. Ce sont les pompiers qui l'ont sortie de là et transportée à l'hôpital. Elle va y rester au moins trois mois. Je dois te trouver une baby-sitter d'urgence, demain après-midi, je vais être très occupée.

Elle parle d'une voix triste au débit très saccadé. Elle paraît très affectée. J'ai envie d'aider cette jeune femme qui semble très lasse. Peut-être a-t-elle besoin d'une bonne nuit de sommeil.

— Si vous voulez, demain, je pourrai garder votre fille.

— C'est vrai ? Vous seriez libre à seize heures trente, pour la sortie de l'école ?

— Je peux aisément me libérer.

— Qu'en penses-tu ma chérie ?

— Ho oui, c'est gentil ! Je pourrais refaire la sieste ?

— Quoi ? Karen tu as dormi cet après-midi, s'inquiète la maman ?

— Oui ! René est un endormeur. J'aimerais bien qu'il m'endorme ce soir. Ça ne t'ennuie pas René ?

J'affronte le regard inquisiteur de la mère pour lui expliquer ce que je peux faire et dans quelles conditions.

— Encore une chose, si j'endors votre fille, je devrai passer la nuit ici. Je me dois d'assurer la sécurité et le réveil du dormeur. Ne vous inquiétez pas, j'ai toujours mon nécessaire de nuit avec moi.

Elle est contre mais, la fatigue aidant, sa fille réussit à la faire changer d'avis. En grimaçant, elle finit par donner son accord. Je demande à Karen d'aller se mettre au lit. Pendant ce temps, sa maman m'accompagne à ma voiture, pour récupérer mon « sac de nuit ».

— Je suis curieuse, je pourrais assister à ce... truc ?

— Oui, vous pouvez. Il n'y pas de secret.

Pour aller dans la chambre de la fillette, nous empruntons un escalier qui part du fond de la cuisine. Celui-ci débouche sur un balcon intérieur courant sur la largeur de la maison. D'ici, nous dominons une grande salle entièrement boisée du plancher au toit. Une sorte de gymnase moderne.

Vu d'en haut, l'architecture est étrange. Cette salle est partagée en plusieurs lieux de vie. Juste sous mes pieds, une petite bibliothèque et un bureau. Plus loin, à côté d'une grande fenêtre coulissante, donnant sur une terrasse, il y a deux canapés séparés par une table basse. Au fond de la salle, une cheminée face à un petit divan. Toujours au fond, mais côté gauche, une télé et deux fauteuils, font le pendant du coin cheminée. Depuis ces fauteuils jusqu'à la cuisine qui doit être sous mes pieds, un vaisselier et une grande table entourée de six chaises. Tout est nickel, rangé, prêt à servir de première page à un magazine d'habitation.